

La souffrance

Extrait de *Old Age, Journey into Simplicity*, par **Helen Luke**

Parabola Books New York, 1987 (p.103-112)

Traduction par Daniel Laguitton, avec permission de **Apple Farm Community**

(www.applefarmcommunity.org)

Souffrir est un mot qui dénote une telle variété d'expériences que son sens précis a été perdu. Le latin *ferre* signifie « porter », souffrir en est dérivé par addition du préfixe « sub » qui veut dire « en dessous ». Cela fait penser au châssis d'un véhicule -- la partie qui en supporte le poids au-dessus des roues -- et cette image décrit assez bien la nature de la souffrance humaine.

Faisant contraste au mot « souffrance », nous disposons d'autres expressions comme « affliction », « chagrin » et « dépression », qui évoquent un poids en tant que force dirigée vers le *bas*. Être affligé, c'est être frappé par un coup du destin (*fligere* : donner un coup). « Chagrin » vient de *gravare* et « dépression » évoque une pression vers le bas. Ce n'est que lorsque nous souffrons au vrai sens du mot que nous *portons* un fardeau. On dit par exemple : « je suis tellement déprimé, la souffrance est devenue insupportable » sans pour autant souffrir au vrai sens du mot, car on est tout simplement à terre, comme écrasé par le poids des circonstances externes ou de nos états d'âme.

Il existe donc deux sortes d'expériences désignées par le mot souffrance -- l'une est totalement stérile, c'est la dépression absurde du névrosé, alors que l'autre constitue la condition essentielle de ce que C.G. Jung appelle l'individuation. L'image du poids qui nous accable dans l'apitoiement sur soi et celle du fardeau que l'on porte en toute lucidité peuvent nous être utiles dans les moments difficiles. Il est très rare que l'affliction ou le chagrin nous accablent de manière catastrophique, par contre, le quotidien avec ses irritants, ses humeurs moroses, son épuisement, ses ressentiments, et surtout sa fausse culpabilité, constituent un véritable terrain d'entraînement à la souffrance. Il n'est pas de situation trop insignifiante pour que nous n'y trouvions l'occasion d'y exercer un choix entre souffrance et dépression.

Profondément enfouie dans notre psyché infantile, nous entretenons la conviction consciente ou inconsciente que le remède contre la dépression consiste à la remplacer par des états plus enjoués

et des sentiments agréables. En fait, le seul remède efficace contre toute dépression est d'accepter de vraiment souffrir. Tenter de s'en extraire par tout autre moyen, est un simple palliatif et prépare le terrain pour la dépression suivante. Car rien, absolument rien n'est alors arrivé à l'âme. La racine de toutes les névroses se situe précisément dans un conflit entre une soif de liberté et de croissance et une incapacité de notre part ou un refus d'en payer le prix en acceptant de souffrir d'une manière qui met en échec les prétentions de l'ego. Cette prise de conscience est cruciale (et nous ferions bien de nous arrêter ici sur le fait que « crucial » signifie, à la lettre, en forme de croix). L'ego est prêt à endurer les pires agonies de la détresse névrotique plutôt que de consentir un seul instant à voir mourir ne serait-ce qu'un fragment de ses exigences ou de ses prétentions.

Nous pouvons mettre en évidence quelques-unes des évasions permanentes de notre ego en prenant conscience de notre peur de l'humiliation. Cette peur d'être avili à nos propres yeux ou aux yeux des autres, qu'elle soit fondée ou imaginaire, engendre le poids mort des changements d'humeur et de la dépression. La personne véritablement humble ne connaît pas l'humiliation, elle ne peut être humiliée ou se sentir humiliée, car pour elle « niveaux » et prestige, mérite ou démérite personnels, n'ont aucun sens. Par contre, le chemin de l'humilité passe par la douleur de l'humiliation acceptée. Au moment d'assumer le fardeau de cette douleur et de le porter sans tenter de s'autojustifier, on cesse d'être humilié et on commence à souffrir. Il est bon, à ce propos, de prendre conscience du culte contemporain de la notion de « niveaux » et, par le fait même, de l'influence inconsciente que ce culte des échelles peut avoir sur nous.

Culte n'est pas un mot exagéré. Plus on proclame l'idéal conscient de l'égalité entre les humains en le projetant sur des plans inadéquats, plus le besoin inconscient d'affirmer la différence et de cultiver le prestige dans différents domaines débouche sur un désir d'affranchissement des hiérarchies naturelles de l'être pour entrer dans la lutte de l'ego pour sa suprématie. Tout aussi absurdes que puissent nous paraître les inégalités entre classes sociales dans les sociétés aristocratiques, elles étaient sans aucun doute moins susceptibles de produire des névroses que les échelles d'argent, de performance académique, de quotient intellectuel, de barèmes et d'évaluation par des notes comme A, B, C, etc. dans tous les domaines. Cette manie des échelles est tellement généralisée que notre inconscient personnel peut y être assujetti et nous conduire à évaluer nos faiblesses à longueur de journée, ce qui est fort différent de les répertorier et d'en porter le fardeau. Le moindre recoin de notre psyché est ainsi envahi par le poison de fausses valeurs. Dans les

moments de faiblesse et de dépression, nous devrions nous demander sans cesse « suis-je en train de me classer selon une échelle ou suis-je en train de prendre conscience de l'occasion en or qui m'est offerte de souffrir et donc de résister, même à un degré minime, aux prétentions de l'ego? »

Cette manie des échelles est le pire obstacle que nous ayons à surmonter. Autrefois on n'avait pas à avoir honte d'appartenir à telle ou telle classe sociale alors qu'aujourd'hui une fausse culpabilité qui n'est que de l'orgueil inversé nous assaille de tous côtés. Nous nous sentons coupables si nous n'avons pas des B ou au moins des C dans tous les domaines. La fibre puritaine dont nous avons hérité renforce cette tendance au point même où, lorsque nous faisons un travail sur nous-mêmes, nous développons une fausse culpabilité par rapport à nos points faibles physiques ou émotionnels.

À un certain niveau il va de soi que tout symptôme physique ou psychique indique que l'inconscient est actif et que cette activité devrait être examinée en temps voulu. Mais si nous ressentons le type de culpabilité qui vient avec les échelles, c'est que nous ne pouvons accepter notre condition humaine et qu'ayant succombé à l'orgueil nous nous disons intérieurement : « je devrais être comme Dieu, sans défaut », oubliant donc aussi ce qui est arrivé à Dieu Lui-même sur la croix. S'il nous faut travailler sur les indices disponibles, le symptôme lui-même doit être librement accepté dans sa totalité, sans culpabilité égoïste et sans *exigence* d'en être libéré.

L'espoir d'un soulagement est une tout autre affaire. Il est à la fois naturel et juste, comme le sont les efforts externes pour se sortir de la maladie ou changer d'humeur. Le fait d'accepter la souffrance et de ne pas exiger d'en être libéré ne nous dispense pas de faire preuve de bon sens. En fait, les deux vont de pair, et l'acceptation véritable amène à chercher l'aide adéquate, qu'il s'agisse de compétences médicales dans le cas d'une maladie, de l'appui des proches dans le cas d'un deuil, du repos dans un cas d'épuisement et de travail physique ou psychologique dans le cas d'une dépression. Nous entreprenons alors la construction du châssis de souffrance sur lequel la superstructure de notre vie peut être déposée en toute sécurité et sous lequel se trouvent des roues capables de se déplacer librement au sol. Le chariot à quatre roues est un ancien symbole de l'Incarnation et le fait d'imaginer la souffrance comme le châssis de ce chariot est tout à fait conforme à ce symbole. L'acte de souffrir est ce qui soutient le poids du véhicule et le distribue sur les quatre roues, permettant ainsi au conducteur du chariot de poursuivre en toute sécurité l'objectif qu'il a choisi.

Quelle que soit l'ampleur des efforts déployés pour atteindre cette manière lucide de souffrir, nous sommes condamnés à l'échec si nous ne sommes pas conscients du fait qu'en dépit de son

absurdité apparente, la souffrance la plus banale recèle toujours une signification universelle. Chaque fois qu'un individu passe de la dépression névrotique à la souffrance véritable, il participe à un niveau minime mais réel à l'effort requis pour supporter toute la souffrance de l'humanité et toutes ses ténèbres. Il est alors aussi libéré de l'apitoiement sur son petit moi et commence à trouver le *sens*. Il peut en être initialement inconscient, mais cette transition devient rapidement évidente quand disparaissent la dépression et l'inconfortable sentiment d'absurdité qui l'accompagne. C'est comme si une nouvelle dimension était alors révélée. Le sens fait désormais partie de l'expérience vécue.

Lorsque nous prenons connaissance de tragédies humaines se déroulant en quelque endroit éloigné de la planète, il se peut que nous soyons émus et que nous sentions monter en nous un sentiment d'horreur et de pitié, mais ces émotions ne supportent aucun fardeau, elles ne portent rien. Par contre, le moindre consentement à souffrir authentiquement la douleur atroce et pénétrante associée à la situation apparemment la plus banale, nous rend potentiellement influents, comme le dit le sage Chinois « à une distance de plus de mille milles. » Nous pouvons alors être certains que notre effort allège un fardeau quelque part. L'effet en est immédiatement visible autour de nous. Même si notre entourage n'est pas au courant de ce qui se passe, l'atmosphère en est allégée, certains membres de notre entourage semblent plus authentiques, alors que la personne qui souffre développe une vision et une sensibilité accrue aux besoins des autres. Il n'y a rien de plus aveuglant que l'apitoiement sur soi : la personne névrosée évolue dans une espèce de brouillard. L'exemple qui suit illustre la différence entre souffrance objective et réaction émotionnelle subjective en ce qui a trait à leur impact sur les autres. Plusieurs d'entre nous ont pu en faire l'expérience dans des situations de maladie grave. Lorsqu'une infirmière ou toute autre personne exposée à la souffrance physique ou psychique d'un patient réagit fortement de manière émotive à cette détresse, deux scénarios sont possibles : ou bien elle réprime ce qu'elle ne peut supporter et devient alors insensible et dure, ou bien elle impose au malade un fardeau supplémentaire en s'identifiant à lui. Une véritable infirmière, au contraire, reste toujours profondément interpellée par la souffrance; elle fait preuve de compassion (qui signifie à la lettre « souffrir avec ») mais elle n'est pas en proie à des réactions émotives. Elle est elle-même transformée par l'expérience, grâce à l'amour qui dépasse l'émotion. Le patient peut littéralement être sauvé par ce type de « soutien » alors qu'il peut être envahi et accablé par les réactions inconscientes, même bien camouflées, de son entourage. La différence est subtile mais tout à fait nette lorsqu'on en fait l'expérience.

Tout comme un amour de qualité moindre ne peut être guéri que par un amour plus grand et plus conscient, une pseudo-souffrance ne saurait être guérie que par une souffrance plus authentique. Une concentration lucide et intense permet d'entrer dans la souffrance plus atroce reliée au tout et il peut alors se produire une chose étrange : ayant soulevé le fardeau, au lieu d'être écrasés, nous le trouvons d'une légèreté extrême – « Mon joug est simple, mon fardeau léger ». La douleur persiste, mais elle ressemble davantage à celle d'une épée qui transperce qu'à celle d'un poids à porter. « Toi-même un glaive te transpercera l'âme. Ainsi te seront dévoilés les débats de bien des cœurs » (Luc 2:35). Ces mots prophétiques sont ceux que le vieux sage Siméon adresse à Marie lors de la présentation de Jésus au temple. Ayant versé notre sang, un sang sacrificiel, nous devenons réceptifs à la joie authentique et plus seulement aux sentiments agréables ou aux escapades émotionnelles.

Il existe chez l'homme une peur de la joie tout aussi vivace que la peur de souffrir. En effet la joie authentique exclut la satisfaction de se sentir important tout comme la souffrance exclut la zone de confort qu'est l'apitoiement sur soi. Il est impossible d'éprouver une de ces peurs sans l'autre. Il importe ici de distinguer la fausse joie associée au complexe de victime, de la joie qui se situe au-delà de la croix. Le Christ n'était pas un martyr qui s'en allait vers la mort en chantant. Lorsque nous tirons gloriole de notre souffrance, nous pouvons être parfaitement assurés qu'il s'agit là d'un vieux truc consistant à s'extirper de la dépression par le biais d'états d'âme plus agréables et le danger en est d'autant plus grand qu'il se dissimule sous des apparences de grandeur d'âme.

La véritable souffrance relève de l'innocence et non de la culpabilité. Tant que nous nous sentons accablés par le remords et la culpabilité concernant nos faiblesses, il n'en résulte qu'une perte d'énergie vitale et non une transformation. Par contre, dès l'instant où nous acceptons objectivement la culpabilité et la honte, une partie *innocente* de nous-mêmes commence à souffrir et le fardeau devient épée. Notre sang coule et l'énergie nous est redonnée à un niveau plus profond et plus conscient. C'est là que la honte égocentrique fait place au véritable repentir ancré sur une prise de conscience de la vraie culpabilité qu'il y a de tenter d'échapper à la conscience objective.

Il est facile pour les chrétiens d'honorer du bout des lèvres un Christ innocent chargé des péchés et de la souffrance du monde. Par contre, nous ne réalisons que rarement à quel point cette vérité s'applique jusque dans la plus modeste de nos souffrances : ce n'est que lorsque l'innocent en nous commence à souffrir que la vie et la création deviennent possibles autour de nous. Par contre,

en général, nous préférons rester pris dans le cercle vicieux totalement stérile du remords et de la complaisance superficielle. Dans le Livre de Job, la condamnation de Dieu s'abat sur le rationalisme mièvre des faux consolateurs de Job qui lui disent que, pour souffrir ainsi, il doit être moralement coupable. La réponse de Dieu à un Job souffrant mais innocent est tout simplement de se révéler à lui dans sa puissance et sa gloire infinies au-delà de toute explication rationnelle.

À une époque où les médias nous véhiculent quotidiennement les images et le son de la souffrance atroce des innocents, il est essentiel que nous nous souvenions de la seule manière dont nous pouvons contribuer à guérir le schisme terrible qui sépare aujourd'hui la malédiction de la grâce.

Nous sommes aidés en cela par les poètes et les grands conteurs des tous les âges. Lorsqu'un homme assume la responsabilité de ses aveuglements sans honte toxique, même à propos de questions triviales, l'apitoiement sur soi et les projections par lesquelles il blâme les autres, ou même Dieu disparaissent et la grâce qui transcende les contraires s'en trouve renforcée dans le monde. Cela peut sembler infinitésimal, mais pour reprendre l'expression de Jung, cela peut suffire à « faire pencher la balance ». Nous souffrons ainsi l'épée de notre objectivité, ne refusant rien, pour que, sans qu'il soit nécessaire de notre part de formuler une intention consciente, la guérison atteigne les cœurs d'une multitude. Un tel résultat ne provient pas d'efforts volontaristes pour améliorer le monde, tout aussi noble que paraissent de tels efforts à un autre niveau, mais plutôt du degré auquel nous avons conscience que la malédiction et la bénédiction ne font qu'un dans la psyché individuelle. Comme le dit C. G. Jung dans *Mysterium Conjunctionis* cette prise de conscience fondée sur l'expérience rejoint « l'individu centré -- celui qui incarne le sens du monde. »

Nous avons commencé par la définition d'un mot. Concluons en en définissant un autre, le mot « passion ». Il vient du latin *passio*, qui veut dire souffrance. C'est ce mot qui est utilisé pour décrire la souffrance du Christ. Dans son sens courant, ce mot désigne toute émotion qui dépasse la raison, qui consume et possède l'homme au point où il entre dans un état d'enthousiasme, ce qui, à la lettre, désigne l'infusion d'un dieu, qu'il s'agisse d'un dieu de la colère, de l'amour ou de la haine.

Lorsque la souffrance dépasse le contexte personnel étroit et met l'homme en contact avec la douleur et les ténèbres de la vie, la voie s'ouvre vers cet ultime état de passion au-delà des passions du désir. C'est dans cet état de vacuité totale semblable à celle du Christ lorsqu'il s'écria « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » que la plénitude divine peut s'infuser en nous.

Sur le canevas du rêve

Selon la célèbre psychanalyste jungienne Marion Woodman, lire Helen Luke, c'est assister à l'éclosion d'une fleur de lotus. Étant donnée l'absence de traduction de ses écrits, la francophonie n'a toutefois pas accès à cette floraison sur l'étang obscur de la connaissance de soi. Il était donc urgent de faire connaître, au moins dans leurs grandes lignes, la vie et l'œuvre de cette chancre du féminin des profondeurs à une époque où, après avoir foulé la Lune, l'humain tourne vers Mars ses prochaines œillades.

L'AUTOBIOGRAPHIE ET LE JOURNAL

Née en Angleterre le 15 octobre 1904, Helen Reinold est encore au berceau lorsque son père, fonctionnaire de l'empire britannique en Inde, est emporté par une maladie fulgurante à l'âge de 29 ans. S'amorce alors pour elle une relation quasi symbiotique avec sa mère et sa grand-mère maternelle d'origine écossaise, toutes deux féministes de la première heure et membres de l'Église de la science chrétienne. Elle abandonne assez tôt le giron doctrinal et institutionnel de cette voie évangéliste pour lui préférer celle de l'individuation, tracée en Occident par Carl Jung, à qui elle voue une grande admiration.

Après avoir obtenu une maîtrise en littérature française et italienne à Oxford, Helen épouse en 1929 Timmy Luke, lui aussi fonctionnaire du gouvernement britannique, et voyage avec lui dans la Palestine des années 30. En dépit de graves ennuis de santé

Helen Luke, psychothérapeute jungienne et « penseuse », s'est éteinte en 1995, à l'âge de 90 ans. Elle a laissé entre autres derrière elle un abondant journal dont la profondeur et la sagesse sont encore méconnues.

PAR DANIEL LAGUITTON

et trois grossesses qui ne parviennent pas à terme, elle y connaît ce qu'elle qualifiera plus tard de « moments d'extase ». De retour en Angleterre, les Luke adoptent deux garçons en 1941. Sept ans plus tard, « d'un commun accord », ils mettent fin à leur mariage; Helen part alors étudier à l'Institut Carl Jung de Zürich, qu'elle quittera, encore pour des raisons de santé, non sans avoir eu avec le maître des lieux une rencontre qui influencera le reste de sa vie.

Déterminée à suivre « le chemin », quel qu'en soit le prix, elle quitte l'Angleterre en 1949 pour ouvrir une pratique de psychothérapeute à Los Angeles, puis à Fond du Lac, au Wisconsin, et enfin à Three Rivers, au Michigan. C'est là, en 1962, qu'elle fonde Apple Farm Community, un centre de vie spirituelle axé sur une lecture symbolique du quotidien. Comme un tisserand penché sur son métier, Helen Luke y découvre, à l'âge de 70 ans, le « motif » qu'ont imprimé sur sa biographie les rêves les plus marquants de sa vie. L'imaginaire manifesté dans le rêve et en état d'éveil constitue en effet pour elle un

langage numineux qui, par des symboles, imprime un sens sur le matériau dont nous sommes façonnés. L'affirmation de Shakespeare, dans *La Tempête*, que « nous sommes l'étoffe où s'impriment les songes (*such stuff as dreams are made on*) » lui inspire d'ailleurs le titre de l'autobiographie où elle retrace, pour publication posthume, les grands thèmes des 70 premières années d'une vie qui en comptera encore 20. Elle continuera par ailleurs jusqu'à sa mort à consigner ses « rêves, souvenirs et réflexions » dans un journal d'une cinquantaine de cahiers. Comme une étoile qui continue de briller longtemps après sa mort, Helen Luke nous a quittés le 6 janvier 1995, jour de l'Épiphanie, peu après avoir confié à ses proches un ultime rêve dans lequel elle voyageait en compagnie de trois sages.

L'ÉTOFFE DE NOS RÊVES

S'il s'agissait d'un film, le scénario se résumerait ainsi: jardinière tant à Apple Farm que dans la vie intérieure, une femme d'esprit voue les dernières années de sa vie au « sacrifice » d'un

ego qu'elle compare à la tige d'un lotus, canal vital où les pulsions de la vase nourricière sont converties en fleur de la conscience. La fleur épanouie, le cordon ombilical doit à son tour être sacrifié pour que s'accomplisse le passage de l'incarnation à la transfiguration. Sur ce chemin d'individuation, elle explore les rêves les plus marquants de sa vie et en tire des enseignements dont notre époque, orpheline de mythes et de symboles, ne saurait faire l'économie. « Individuation » est utilisé ici dans son acception jungienne, c'est-à-dire comme la résolution des tensions personnelles entre volonté et instinct engendrées par des forces que l'esprit rationnel classifie en paires antithétiques comme « masculin et féminin », « actif et passif », « solaire et lunaire ». De ce point de vue, les manifestations paradoxales, comme des points diamétralement opposés sur un cercle ou une sphère, se réconcilient dans l'expérience d'un centre universel appelé le Soi. Le Soi est l'espace spirituel unifié dont fait partie la conscience affranchie des murs de l'ego. Sur fond d'impermanence généralisée, il se manifeste aussi bien dans les milliards d'années des nébuleuses que dans les nanosecondes des feux follets de la physique quantique.

Selon Helen Luke, « on devrait accueillir les songes comme un prêtre authentique dit la messe : entre émerveillement et terreur sacrée devant le mystère ». Elle raconte ainsi comment, vers l'âge de 55 ans, elle vit en rêve un carré d'étoffe bleu nuit sur lequel un fil d'or dessinait un motif apparemment indéchiffrable mais évoquant pour elle une femme dont elle avait reçu une lettre quelques jours plus tôt. Avouant un sentiment d'échec, affligée par la maladie et le deuil, cette femme se lamentait sur les talents qu'elle n'avait pas su cultiver. Dans le rêve, Helen Luke eut l'intuition qu'elle ne regardait pas le motif sous le bon angle. Aussi, en le faisant tourner d'un quart de tour dans le sens des aiguilles d'une montre, elle s'aperçut qu'il représentait une femme portant un enfant et dont la robe ressemblait à une rivière d'or. « [Cette femme] avait seule-



Sur son chemin d'individuation, Helen Luke explore les rêves les plus marquants de sa vie et en tire des enseignements dont notre époque ne saurait faire l'économie.

ment choisi, avec toute la conscience et l'intégrité dont elle était capable, la direction de chaque point de broderie et un motif avait pris forme au sein duquel était née une image dont la beauté ne serait accessible qu'à ceux qui sauraient faire le "quart de tour" nécessaire. » Autrement dit : avec le temps et une nouvelle perspective, ce qui semblait obscur et dénué de sens peut s'éclaircir et devenir source d'inspiration. « Avez-vous la patience d'attendre que vos boues décantent et que votre eau s'éclaircisse ? » demande, à sa manière, Lao-Tseu.

Dans cet esprit de recherche du quart de tour approprié, Helen Luke raconte trois rêves récurrents

qu'elle situe avant son départ en pension à l'âge de huit ans. Dans le premier, elle est irrésistiblement aspirée dans le « courant » d'un arc-en-ciel qui emplit tout l'espace. Dans le second, elle est assise sur une borne kilométrique en face de la dernière maison d'un village lorsqu'une femme au visage sévère apparaît dans l'embrasement d'une fenêtre et lui crie : « Va-t-en, tu n'as plus le droit de rester ici ! » Devant la route déserte qui s'enfonce dans la brume, l'enfant s'éveille en proie à la terreur. Dans le troisième, elle a quitté le village et chemine sur cette route solitaire lorsque, apercevant des flammes, elle s'en approche pour découvrir, horrifiée, que le feu lèche

les pieds de sa mère, adossée comme un christ à une croix de bois. Lorsque l'arc-en-ciel reviendra en songe visiter la septuagénaire, elle y déchiffrera un tout autre message: « J'entrevis la rivière de la vie avec ses couleurs d'arc-en-ciel et je n'y étais plus emportée, en proie à la terreur et me demandant ce qui m'arrivait, mais elle s'écoulait en moi, semblant y "résonner" avec beauté. Je m'éveillai,

revenir « plein d'usage et raison » dans un village global où règne la bonne volonté, antichambre d'une cité céleste qu'on devine au-delà d'un sacrifice « n'exigeant rien de moins que tout », selon le poète Thomas Eliot.

Fruit de la combinaison fertile de contemplation et d'action qui caractérise sa vie à Apple Farm, Helen Luke nous a, entre autres, laissé une série d'es-

l'égalité, à une horrible similitude.» Contrairement à Rome où, dit-on, tous les chemins mènent, l'individuation exige pour les uns de laisser émerger la dynamique masculine du Logos, parcours différent de celui qui descend, pour les autres, dans la crypte du féminin refoulé. Ailleurs, elle réfléchit sur le rôle transformateur du « sacrifice » de son mariage, au sens de « renoncement pour une cause sacrée »: « L'amour et l'amitié que j'ai décrits, le sentiment extraordinaire de partage, de bien-être et de confiance en l'autre qui laisse entrevoir ce que peut être une personnalité intégrée, ne se limitent pas à la relation de l'homme et de la femme, bien que le mariage soit le symbole qui en porte toute la signification. Certains semblent même destinés à ne jamais rencontrer l'autre en ce monde, mais ils ne doivent pas moins en faire, eux aussi, le sacrifice. » Et celle qui avait quitté mère et mari par fidélité à elle-même d'ajouter que la perte de « l'état de relation » est généralement, pour la femme, la perte la plus profonde. Pour l'homme, le défi se présente plus souvent sous forme de perte du prestige et de l'approbation qu'il tire de son travail. « Pour chacun, ce qui est en jeu est la séparation de ce qu'il tient pour son bien le plus précieux, la meilleure partie de lui-même. »

Aux confins d'une ère patriarcale en quête de messies musclés, on peut déplorer que le « précieux » anneau de pouvoir et de séduction du masculin hypertrophié relègue trop souvent aux oubliettes le cercle des aînés et toute l'expérience qu'il recèle. L'héritage que nous a laissé cette grand-mère pleine de vitalité et de sagesse n'en est que plus inestimable. Merci Helen Luke. ❧

RESSOURCES

Such Stuff As Dreams Are Made On: The Autobiography and Journals of Helen M. Luke;
Kaleidoscope: The Way of Woman and Other Essays;
Dark Wood to White Rose, Journey and transformation in Dante's Divine Comedy;
Old Age: Journey Into Simplicity;
The Laughter at the Heart of Things: Selected Essays by Helen M. Luke, tous publiés par Parabola.
www.parabola.org

« Un des aspects les plus inquiétants de l'esprit du temps est l'empressement avec lequel on cherche à éliminer les différences, à tout réduire, au nom de l'égalité, à une horrible similitude. »

le mot "résonner" à l'esprit, son et vision fondus en une image unique. » Quinze ans plus tard, elle note dans son journal l'émerveillement ressenti devant le halo multicolore qu'une cataracte à l'œil gauche lui permet de voir autour de la flamme d'une bougie et souligne le paradoxe d'une blessure qui, brouillant sa vue, révèle non plus un arc mais un cercle complet. « La lumière blanche de l'éternité est fragmentée en couleurs et, si nous plantons solidement nos pieds dans le sol en grandissant et confrontons nos peurs avec courage, plus que "l'arc-en-soi", nous pourrions discerner la totalité du cercle. [...] Au dehors, l'arc-en-ciel transporte nos cœurs avec ses promesses mythiques [...] et constitue un demi-cercle délimité par l'horizon de cette vie, mais si nous entretenons la petite flamme individuelle dans les ténèbres de nos blessures, il nous sera peut-être donné de voir le cercle dans sa totalité. Il représente la plénitude affirmée, l'unité dans la diversité des couleurs. »

PÉPITES D'ESSENTIEL

Peu portée au prosélytisme, Helen Luke se contente d'illustrer par le récit, y compris celui de sa vie, l'ouverture et le courage requis pour parcourir le chemin peu fréquenté par lequel chacun est invité tantôt à « tomber » dans le cercle multicolore de la compréhension, tantôt, comme Ulysse, à quitter son village natal pour

sais traitant de la plupart des grandes questions qui se posent à l'humain d'aujourd'hui. Des grandes œuvres du patrimoine occidental, elle tire, pour notre époque, les enseignements les plus pertinents. *L'Odyssée* d'Homère, *La Divine Comédie* de Dante, *La Tempête* de Shakespeare, *L'Anneau des Nibelungen* de Wagner, *Le Seigneur des Anneaux* de Tolkien et *Four Quartets* de Thomas Eliot sont pour elle autant de riches filons mis en valeur par une lecture symbolique pénétrante.

L'intégration du masculin et du féminin tient sous la plume d'Helen Luke une place centrale. Cette fille de féministe de la première heure lance une mise en garde à ceux et celles qui confondraient égalité de droits et identité de nature: « Quelle que soit la force de notre intuition concernant l'union ultime entre les éléments masculins et féminins de notre personnalité, tant que nous sommes incarnés, ici, dans le temps et l'espace, nous restons de manière prédominante hommes ou femmes, et il serait très périlleux de l'oublier. Un désastre attend la femme qui imite l'homme et même celle qui vise à devenir mi-homme mi-femme en s'imaginant avoir ainsi réalisé l'androgynie mythique. Elle ne peut qu'en sortir diminuée sur les deux plans. [...] Un des aspects les plus inquiétants de l'esprit du temps est l'empressement avec lequel on cherche à éliminer les différences, à tout réduire, au nom de